

Miss Blue,



Guy de Lacroix - Herpin

« Punk princesse » selon ses propres mots, elle est devenue en quelques années la reine rennaise des platines. On lui doit l'invention de la Breizh'n'bass. En mixant allégrement, dans son album récent¹, kan ha diskan et musiques electro, elle élargit encore l'horizon de la musique bretonne. Rencontre avec Bleunienn Jégou-Louarn, alias Miss Blue.

Le Peuple breton : D'où vient Miss Blue ? Pour les lecteurs du Peuple breton, un petit résumé de tes premières années.

Miss Blue : Je suis née à Rennes, dans une famille bretonnante, avec des tontons qui dessinent, qui écoutent de la musique rock, classique ou alternative. J'ai toujours eu des activités artistiques. Dès 5 ans, j'ai fait de la danse, du théâtre, du dessin, de la harpe... À partir de 14 ans, j'ai découvert les concerts et les festivals, sans oublier les festounoz, dans lesquels j'ai baigné dès ma naissance. J'ai grandi dans cet univers éclectique basé sur la confiance et le sens de l'accueil. Chez mes grands-parents, place des Lices, il y avait toujours du passage, des personnes venant

d'horizons très différents, mais toujours intéressées par la culture bretonne.

Miss Blue vient de mon prénom, Bleunienn, un peu difficile à prononcer, surtout à Rennes... Du coup, on m'a très vite appelée Bleu, à l'école, au collège. Quand j'ai décidé de devenir DJ [disque-jockey], à 23 ans, je me suis demandé quel serait mon nom de scène. On m'a dit : « Pourquoi pas Bleu ? Ou Blue, cela fait plus international ! » Au début donc, c'était juste DJ Blue, mais j'en ai très vite rencontré quelques autres dans d'autres pays, uniquement des DJ hommes, et j'ai décidé de mettre « Miss » devant, pour me différencier. Mais je ne suis pas quelqu'un qui se prend la tête sur les noms, Breizh'n'bass, je l'ai trouvé tout de suite, comme le nom de mes morceaux sur l'album.

Tu es issue d'une famille de militants bretons. Quelle influence sur ta vie ?

Je souhaite à tout le monde de naître dans une famille de militants, dès lors que la cause est noble et juste... la préservation et la sauvegarde d'une langue et d'une culture par exemple... Mais on ne m'a jamais imposé de chemin, ni pour mes études, ni pour mes jobs, on m'a toujours fait confiance. Je me rappelle la première fois que ma mère et mon frère m'ont vue en concert, ils m'ont dit : « Continue ! »

Naître dans un milieu militant peut développer l'esprit critique et l'esprit d'indépendance. Les parents sont souvent absents, passant d'une réunion à l'autre... Heureusement, il y avait mes oncles et tantes, mes cousins et surtout ma grand-mère... Mais j'ai quand même appris très vite à me débrouiller seule. À 14 ans, j'ai réussi à me payer mes stages de danses. Au lycée, je travaillais comme serveuse le midi et le soir. J'ai aussi été animatrice pendant dix ans, j'ai fait des colonies de vacances, j'ai bossé à France 3... tout en poursuivant mes études d'anthropologie. Institutrice vacataire à Diwan pendant trois ans, j'ai fait des remplacements dans toute la Bretagne, jusqu'à l'âge de 27 ans, quand j'ai décidé d'arrêter pour devenir DJ.

Naître dans une famille de militant, cela aide à affirmer sa personnalité... j'ai grandi sans honte de parler breton, contrairement à d'autres.

Tu t'intéresses à la musique depuis longtemps. Quelles formations as-tu suivies ?

Dans le ventre de ma mère, j'ai été bercée par les rythmes soutenus des musiques de fest-noz. Mais ma première passion, c'est la danse, et le pouvoir que la musique a sur mon corps. Mon histoire d'amour musicale a continué avec les concerts, la pop anglaise et le rock, puis le hip-hop/ reggae/ dancehall/ funk et le scratch, pour découvrir ensuite la techno et la jungle drum'n'bass. Depuis mes 16 ans, je n'ai manqué les Trans' qu'exceptionnellement et j'ai aussi fait beaucoup d'éditions des Vieilles Charrues, d'abord comme bénévole puis comme artiste. À 5 ans, j'ai eu un mange-disque rouge et une multitude de 45-tours qui venaient de la boîte de nuit de mes grands-parents paternels.

À 10 ans, je souhaitais faire de la batterie et j'aimais aussi la harpe... Habitant en appartement... c'est logiquement la harpe qui l'a emporté ! Je l'ai pratiquée pendant cinq ans. Je suis toujours en contact avec ma prof, Anne-Marie Jan, qui m'a beaucoup influencée. Elle m'a aidée à escalader l'Himalaya en croisant les yétis et les loups-garous. Je la remercie, elle et tous ceux qui m'ont soutenue en me disant que rien n'est impossible !

En 2010, j'ai bénéficié de mon premier stage professionnel de musique assistée par ordinateur, ou MAO. J'y ai rencontré Gildas Baronnet, qui m'a ensuite aidée à réaliser mon album. Depuis, tous les ans, je me forme à la musique assistée par ordinateur, des stages de quinze jours pris en charge grâce à mes heures de DIF de l'intermittence. Quand j'aime, je deviens une sauvage du savoir, je suis une extrémiste dans tous les domaines de la vie. Je le fais à fond !

Tes premiers pas sur scène ?

C'était à l'opéra de Rennes, en tutu et en cagoule à pompons. J'avais 5 ans ! Mais c'est à 23 ans que j'ai acheté mes platines, celles dont je me sers encore aujourd'hui. Un an plus tard, je me produisais à Rennes pour la Fête de la musique. Place des Lices, là où je suis née et où j'ai grandi. Coup de bol, j'étais sur la seule scène couverte du centre-ville... Quand il s'est mis à pleuvoir, je me suis retrouvée face à une foule... Ensuite il y a eu Gwennandour, le festival du commerce équitable, puis Panora-

« je ne connais aucune frontière »

ma, le Bout du monde, Les Vieilles Charries... Jouer devant 15 000 personnes, ça booste ! J'ai décidé de devenir DJ à plein temps.

Qu'est-ce qu'un(e) DJ, précisément ?

Un DJ est une personne qui passe de la musique avec des vinyles, des CD... Le DJ selector choisit des morceaux et les enchaîne en baissant le volume d'un morceau et en augmentant celui qui suit, et ainsi de suite. Le DJ qui mixe cale le tempo, c'est un travail intense, il faut en plus de la sélection se concentrer sur les différents tempos, et créer une superposition avec les deux disques qui tournent, ça s'appelle le calage. Le tempo de départ restera le même du début à la fin, sauf pour une originalité souhaitée, le morceau d'un « beat » différent sera très finement enchaîné. Une oreille écoute le morceau qui est aux enceintes, l'autre écoute le futur morceau au casque ; une fois le calage du tempo effectué entre les deux, les potars de la table de mix peuvent alors devenir un terrain de jeu en jouant avec les deux morceaux que tout le monde entend en même temps.

Où te produis-tu ?

Aujourd'hui, je me produis dans les clubs, les festivals, tous les événements publics ou privés qui souhaitent ma participation musicale et mes compétences techniques. Cet été, on pourra m'entendre à Pont-l'Abbé, à Rosporden, au Festival du chant de marin de Paimpol en août ou encore au Festival des arts sonnés de Saint-André-des-Eaux en septembre...

Comment t'es venue l'idée de mixer de la musique bretonne ?

J'ai commencé par le hip-hop, le scratch et la jungle drum'n'bass, mais le peu de disques que je possédais m'a assez vite limitée... Je suis allée fouiller dans les vinyles de mes parents et je suis tombée sur un disque des sœurs Goadec. J'ai essayé de caler les voix au même tempo qu'un morceau drum'n'bass, les vocales et le morceau instrumental étaient fait pour se mélanger, se superposer. J'ai donc continué à chercher des disques de kan ha diskán, avant de collaborer avec Jerry Cornic

à la trompette, les frères Guichen, Erik Marchand, Yann-Fañch Kemener...

As-tu rencontré des réactions hostiles ?

Vivant beaucoup dans mon propre monde et travaillant beaucoup, les critiques ne sont pas venues jusqu'à moi... il y a juste eu quelques portes qui se sont fermées. Le succès a été rapide et je n'ai pas eu le temps de réaliser. Je crois que je ne réalise toujours pas... C'est une grande chance de pouvoir vivre de sa passion. Je vis dans mes rêves, mais ce n'est pas sans effort ni travail acharné.

Quand tu mixes des grandes voix de la tradition bretonne, personne ne crie au sacrilège ?

Je respecte, cependant je suis une punk princesse, je ne connais aucune frontière ! C'est de la musique, je ne fais



Nestor Hernandez

de mal à personne ! Je n'y ai même pas pensé, c'était instinctif, j'ai ressenti une part de moi-même que je mettais en avant au grand jour, ma culture urbaine et mes racines. La scène musicale bretonne est très vivante, elle continue à évoluer, je ne me considère pas vraiment comme faisant de la musique bretonne, mais plutôt un prolongement, car je fais partie de la culture dancefloor. Mais je peux ainsi faire découvrir l'univers BZH à un public beaucoup plus jeune et souvent déraciné par l'acculturation, la TV, la musique commerciale... Je montre qu'on peut faire partie d'une culture musicale mondiale tout en gardant sa personnalité, sa spécificité, ses origines.

Tu viens de sortir ton premier album. Comment a-t-il été accueilli ?

Je suis ravie par les retours ! Autant du public que des critiques, je ne pouvais pas attendre mieux !

Ton disque vient d'être primé par Produit en Bretagne. Quel effet cela te fait-il ?

C'est une reconnaissance de plus, ça me donne un peu plus confiance en moi.

Quels sont désormais tes projets ?

Aller de l'avant dans mes performances et mes connaissances musicales et techniques. Des nouvelles collaborations, des nouveaux morceaux, j'espère un nouvel album... je vais prendre mon temps, mais parfois on ne sait pas, en création tout peut aller très vite. Faire du live sur scène avec des machines. Ça serait pas mal de faire un clip aussi, je cherche toujours des sponsors pour m'aider à réaliser ce genre de support, comme la communication. Travailler aussi sur l'export du disque, mais pour cela il faut faire des dossiers de subventions ou que je trouve des partenaires.

Un dernier mot pour les lecteurs du Peuple breton ?

À qui cela peut-il porter préjudice de s'exprimer dans une langue, dans sa langue ? Au contraire, cela alimente juste la richesse et la diversité des échanges sur notre terre, cela rend plus riche le patrimoine culturel humain. Bilinguisme et multilinguisme sont aujourd'hui des facteurs d'ouverture sur le monde. Interdire de parler une langue est une catastrophe, c'est un génocide. La différence, il faut la préserver et la respecter. C'est ce qui fait de nous des êtres uniques et qui rend l'échange intéressant et développe nos connaissances, notre sens critique et notre conscience. Un dernier mot ? « *An dianav a rog ac'hanon* »²...

Propos recueillis par

Pierre Morvan

1. Voir « Selaouit » du *Peuple breton* n° 587 (décembre 2012).

2. « L'inconnu me dévore. »